

II - La conscience-pensée

Problème

Comment faut-il donc définir la conscience si l'on ne peut pas — ou veut pas — la réduire absolument à du corporel ou du biologique ?

R. Descartes : la conscience, c'est la pensée.

« Par le nom de *pensée*, je comprends tout ce qui est tellement en nous, que nous en sommes immédiatement connaissants. Ainsi toutes les opérations de la volonté, de l'entendement, de l'imagination et des sens, sont des pensées. Mais j'ai ajouté *immédiatement*, pour exclure les choses qui suivent et dépendent de nos pensées : par exemple, le mouvement volontaire a bien, à la vérité, la volonté pour son principe, mais lui-même néanmoins n'est pas une pensée. »

Descartes, *Réponses aux secondes objections aux Méditations métaphysiques* (objections de divers philosophes et théologiens, recueillies par le père Mersenne, mais dont Mersenne lui-même est sans doute le principal auteur).

La pensée = ce dont nous « sommes immédiatement **connaissants** » ; le latin dit *conscii*, i.e. **conscients**.

Explication

- De quoi sommes-nous immédiatement conscients ou connaissants, et qu'est-ce que cette immédiateté ?

De ce qui provient de diverses facultés (pouvoirs ou capacités) de notre esprit, comme :

- de **la volonté** : faculté de choisir (l'entendement propose, la volonté dispose). Elle est infinie, i.e. a le pouvoir infini, absolu, de décider.

- de **l'entendement** : (la raison, le sens, la lumière naturelle) faculté de juger et de distinguer le vrai d'avec le faux.

- de **l'imagination** : faculté de se représenter les choses de manière sensible (se les représenter sous forme d'images, comme si elles étaient étendues dans l'espace).

- des **sens** : sentir = penser, être conscient que l'on sent. Les sensations sont aussi des pensées, i.e. des phénomènes présents dans la conscience.

N.B. : Ainsi, l'animal sent mais n'en a pas conscience. Il sent sans le savoir.

Conséquence

Un choix, un raisonnement ou un jugement, une image spirituelle, une sensation sont des pensées, i.e. des états de conscience (cf. Husserl), des manifestations d'une activité de la conscience.

Remarque

« Mais (...) une pensée. » : la pensée est à l'origine, elle est première, immédiate. **La conscience est une donnée.**

Les choses, comme les **actions** par exemple, sont la conséquence de la pensée, d'actes de conscience, et ne sont pas elles-mêmes des pensées. Ainsi, si les actions dépendent de nos pensées, alors nous sommes entièrement responsables de nos actions, comme nous le sommes de nos pensées. Sinon, l'on n'a pas affaire à une action mais à une **passion** (i.e. une chose subie, passivement et non point accomplie activement ou volontairement, en connaissance de cause).

Il faut donc distinguer les pensées de ce qui s'en suit : cf. les 3^e *objections* (de Hobbes) ; il ne s'en suit pas du fait que je pense que je suis une pensée, tout comme il ne s'en suit pas du fait que je me promène que je suis une promenade. Descartes distingue l'action de ce qui s'en suit.

Mais y a-t-il quelque chose d'autre en amont de la pensée, ou amont de l'action elle-même ?

Si la conscience, ou la pensée, est ce dont nous sommes « immédiatement connaissants », alors ce ne peut être qu'une vérité première ; et nous ne pouvons pas administrer la preuve (faire la démonstration) de son existence, mais seulement la constater (comme une **donnée** immédiate de la conscience, dans une **intuition**).

Comment ? Par l'expérience spirituelle du *cogito* : *cogito, ergo sum*.

Comment pouvons-nous établir une vérité première, c'est-à-dire une connaissance première, indubitable et certaine, fondée sur (ou déduite d') aucune autre, et sur laquelle tout le reste (toute la connaissance) peut être établi(e) ?

Cf. **Descartes** : En faisant table rase, c'est-à-dire par le doute hyperbolique ou doute radical, "dépassant la mesure", poussé à l'extrême.

= Révoquer radicalement comme faux tout ce qui n'est que douteux, c'est-à-dire tout ce qui n'est pas absolument certain.

N.B. : C'est un doute méthodique et non point sceptique.

- **scepticisme** = suspension du jugement (*skepsis* = arrêt) car la vérité n'est pas connaissable par l'esprit humain.

- **doute méthodique** = douter provisoirement pour rechercher et établir une vérité absolue.

= doute ou suspension du jugement que l'on adopte provisoirement et par méthode en vue de trouver un fondement solide à la connaissance.

Cf. *Discours de la Méthode*, 2^e partie : la première règle de la méthode ou règle d'évidence.

« Ne recevoir jamais aucune chose pour vraie, que je ne la connusse évidemment être telle. »

Qu'est-ce donc qui, dans ce que nous connaissons, ou plutôt dans ce que nous croyons connaître, est douteux et incertain ?

Essentiellement trois choses : d'où la radicale et triple révocation (comme faussetés) de :

- la connaissance sensible,
- l'existence du monde,
- la connaissance rationnelle.

1. Révocation de la connaissance sensible : issue des sens, empirique.

ex. : la **tour** carrée / la tour ronde ; le **bâton** plongé dans l'eau ;

mais aussi : l'idée de **Soleil** que je trouve en moi et qui « tire son origine des sens », me présente un Soleil « extrêmement petit », tandis que l'idée de Soleil « prise des raisons de l'astronomie » me présente un Soleil « plusieurs fois plus grand que toute la Terre » (*Méditation 3^e*).

En fait, ma raison me fait remarquer que mes connaissances provenant de mes sens peuvent être fausses. Descartes en administre la preuve par l'exemple de l'analyse d'un **morceau de cire** (*Méditation 2^{de}*).

- Qu'est-ce que je connais de ce morceau tout fraîchement tiré de la ruche, si je me fie à mes sens ?

- au goût il est encore doux comme le miel qu'il contient,
- à l'odorat il rappelle encore l'odeur des fleurs dont il a été recueilli,
- à la vue il apparaît d'une certaine couleur, avec une certaine figure (forme) et grandeur (étendue),
- au toucher il semble relativement dur, froid et malléable,
- à l'ouïe, si l'on tape dessus, il fera entendre un son quelconque.

- Or que se passe-t-il si l'on approche ce morceau du feu et qu'on le chauffe ?

- sa saveur s'exhale,
- l'odeur s'évapore,
- sa couleur change,
- sa forme se défait et sa grandeur augmente, il s'étale jusqu'à devenir liquide,
- il devient donc de plus en plus malléable jusqu'à ne plus l'être à l'état liquide, il s'échauffe,
- et si on le frappe, aucun son n'en sortira.

- Mais s'agit-il toujours du même morceau de cire ?

Oui, c'est bien la même cire qui demeure. Mais ce ne sont pas mes sens qui m'informent de ce que j'appelle "ce morceau de cire" ; c'est mon entendement qui me le fait connaître. C'est grâce à une **inspection de l'esprit** (*mentis inspectio*) ou une **intuition intellectuelle** (*intuitus mentis*) que je sais qu'il s'agit du même morceau de cire, et non pas grâce à mes sens qui me le donnent tantôt d'une manière, tantôt d'une autre manière.

Ce morceau de cire, ce n'est pas cette chose dure, car elle pourrait être liquide. Ce n'est pas non plus cette chose froide, car elle pourrait être chaude, etc.. Ce morceau de cire, mon esprit "voit" très bien ce que c'est, que c'est toujours le même quel qu'en soit l'état ; tandis que mes sens ne le perçoivent que dans un unique état à la fois.

N.B. : Cette **intuition intellectuelle** (*intueri* = voir), Descartes l'appelle aussi **lumière naturelle**. L'esprit est capable de "voir" ce que les sens ne "voient" pas.

- Que me dit donc mon esprit de ce morceau de cire ?

Une fois écartées les données des sens, je m'aperçois que ce morceau de cire est, pour moi, « quelque chose d'étendu, de flexible et de muable ». or cela je ne peux que le concevoir (le "voir") par mon entendement ; et je ne peux même pas l'imaginer (m'en faire une représentation sensible) parce que ce morceau de cire peut recevoir plus de formes que je n'en puis imaginer.

Seule l'intuition intellectuelle m'informe de la nature véritable de la cire, non point les sens.

2. Révocation de l'existence du monde (hypothèse du rêve).

- Lorsque je rêve, je crois à l'existence du monde (illusion) ; je crois que mon rêve est la réalité (du monde).

- Qu'est-ce qui m'assure que ce que je prends pour la réalité n'est pas onirique, c'est-à-dire de même nature que le rêve ?

- Qu'est-ce qui m'assure que je n'ai pas l'illusion d'être éveillé, et que le monde qui m'entoure n'est pas une pure illusion, un pur produit de l'esprit ou de l'imagination par exemple ?

Pour Descartes, l'existence du monde doit être en un premier temps — à cette étape de la réflexion méthodique en vue d'établir une vérité — tenue pour incertaine et à rejeter comme fausse (illusoire).

NB : La théorie qui soutient jusqu'au bout l'inexistence du monde n'a jamais été soutenue de façon radicale en philosophie. Cette théorie se nomme "le solipsisme".

solipsisme = appelé "égoïsme" au 18^e s. (cf. Wolff).

= croire que la seule réalité c'est (le) moi : tout le reste n'est que ce qui apparaît au moi, c'est-à-dire au sujet.

Cf. la définition de Joseph Mourad (Philo^e anglais) in *Humanism* :

« La doctrine que toute existence est expérience, et qu'il n'y a qu'un seul sujet de cette expérience. Le solipsiste croit être ce sujet unique. »

Je suis, en tant que je connais (c'est-à-dire en tant que je suis le sujet d'une expérience), mais tout ce que je connais (ce dont je fais l'expérience) n'a pas d'autre être (existence) que celui (celle) d'un être perçu. Les choses, le monde, mon corps même n'existent pas par eux-mêmes, mais seulement en tant que phénomènes produits en et par moi qui en suis en fait l'unique origine.

3. Révocation de la connaissance rationnelle.

Car l'homme est faillible, et donc peut se tromper dans ses déductions (ou démonstrations) : cf. diverses causes de l'erreur.

- **la prévention** = - nos précepteurs (ou nos nourrices), qui nous transmettent des idées reçues, non-interrogées, non-critiquées ;

- nos appétits (désirs, passions) qui peuvent altérer le jugement lorsqu'ils ont plus d'emprise sur l'esprit que la raison.

La prévention a son origine principale dans l'enfance, car l'enfant, plus que l'adulte se laisse influencer par les autres et par ses désirs.

- **la précipitation** = lorsque nous allons trop vite dans nos jugements et dans nos déductions et que nous nous manquons d'attention.

Elle est un défaut intrinsèque à notre esprit et nous pousse à adhérer à des idées qui restent, en fait, confuses (non évidentes).

Descartes radicalise au maximum la révocation de la connaissance humaine, par **l'hypothèse du malin génie** (ou du Dieu trompeur).

- Que je me trompe en effectuant un raisonnement ou un jugement, cela est concevable et arrive relativement fréquemment.
- Mais ne puis-je pas me tromper toujours, même à propos d'évidences ou de ce que je tiens pour évident ?

Ex. : en géométrie ou en mathématique n'y a-t-il pas des évidences et des déductions indubitablement vraies ?

Mais, d'après Descartes, un **malin génie** pourrait me faire croire toutes ces choses, aussi évidentes qu'elles m'apparaissent, comme il pourrait me faire croire qu'il y a un monde et des choses hors de moi (cf. hypothèse solipsiste). Dieu même, aurait pu faire que 2 et 2 ne fissent point 4. La rationalité même, l'évidence pourrait être une pure illusion provoquée en moi par un Dieu ou un génie tout puissant et qui voudrait me tromper.

NB : Par la suite, Descartes précisera que Dieu ne peut pas être trompeur, sinon il serait imparfait et donc ne serait pas Dieu ; ainsi il ne saurait vouloir que je me trompasse toujours, et s'il m'arrive quelquefois de faire une erreur, c'est à cause de moi, non de lui. Dieu, parce qu'il est dans sa nature (sa essence) d'être parfait, ne saurait être trompeur et donc garantit les évidences et les vérités qui m'apparaissent avec la clarté de l'évidence.

Conséquence

Pour Descartes, un athée ne saurait faire un bon mathématicien ou géomètre, car il n'est pas à même de saisir et de comprendre le fondement véritable de l'évidence (de la vérité), c'est-à-dire Dieu.

Néanmoins, eu égard au doute hyperbolique, même l'athée est forcé d'admettre que s'il s'est trompé une fois, alors il peut se tromper toujours selon Descartes : l'hypothèse n'est pas à exclure.

L'évidence, qui est le critère de la vérité d'après Descartes, est tellement relative au sujet — car elle est l'apparition immédiate à l'esprit du sujet pensant de la vérité — que le sujet qui ne la fonde pas en Dieu (garant de l'évidence) mais qui ne la fonde qu'en lui-même, peut très bien réaliser que ce qui lui apparaît comme évident ne lui apparaît tel qu'à lui seul, et non pas aux autres (à tous, sans distinction), voire même que tous pourraient se tromper.

Après tout ne peut-il pas y avoir quelque illusion naturelle propre à la raison, comme il y a des illusions propres aux sens (cf. Kant) ?

En tout cas, l'athée selon Descartes est contraint d'accepter le subjectivisme relativiste (cf. Protagoras d'Abdère), s'il accepte de définir la vérité comme le fait Descartes (ce qui n'est pas forcé).

Que s'en suit-il du doute hyperbolique ?

Y a-t-il quelque chose qui y résiste ?

- Si je me trompe (à cause de mes sens, de mauvais raisonnements, d'un rêve ou d'un Dieu trompeur), alors c'est que **je suis** : si je me trompe, alors je suis une chose qui se trompe et donc **j'existe**.

Sentir, se tromper, rêver, être trompé c'est toujours penser. Or ce n'est pas rien qui pense. Une chose est indubitable et résiste au doute : **je pense**.

- Quoi que je pense, quelle qu'en soit la vérité ou la fausseté du contenu, je pense toujours. Et si je pense, c'est que j'existe. Mon existence et/ou ma pensée est indubitable.

Cette vérité première peut être établie de deux façons :
- par une déduction directe,
- par une intuition intellectuelle.

CE **Par déduction directe** (1 démonstration) Cf. *Discours de la Méthode*.

« *Cogito, ergo sum.* » = « Je pense, donc je suis. »

- Le « donc » ne manifeste pas une démonstration véritable.
- Pour qu'il y ait démonstration, c'est-à-dire inférence complète, il faudrait le syllogisme suivant :

déf. **syllogisme** = (calcul, compte, raisonnement) ; raisonnement formel établissant une conclusion nécessaire à partir de deux propositions données (prémises).

	(grand terme)	
Tout ce qui pense existe,		- Majeure
Or, je pense, (moyen terme)		- Mineure
Donc, j'existe.		- Conclusion
(petit terme)		

Pour que le syllogisme soit valide, c'est-à-dire pour que l'on puisse inférer nécessairement la conclusion, il faut accepter ou démontrer la vérité des prémisses. Or, Descartes ne formule pas un syllogisme, car il manque la majeure.

Il semble apparemment évident que toute pensée provienne de quelque chose qui existe, mais cette évidence, dans l'esprit de Descartes, pourrait avoir été mise en mon esprit par un malin génie et masquer une fausseté.

Pour en être vraiment certain, il faudrait que j'en fasse l'expérience, par moi-même, dans une intuition immédiate et résistant au doute comme à l'hypothèse du malin génie. Or je ne peux pas en faire l'expérience, car je n'ai accès qu'à **ma** pensée et à elle seule.

Ainsi, cette expérience immédiate et irrévocable je peux la faire pour moi, et seulement par et pour ma pensée. C'est pourquoi le syllogisme est incomplet. Des deux prémisses, seule la seconde peut être posée avec certitude.

« Je pense, donc je suis » n'est donc pas un syllogisme formellement démonstratif, mais une déduction immédiate, tirée l'expérience du sujet (*ego*) empirique, particulier. Celui qui ne fait pas cette expérience ne peut rien connaître avec certitude, car c'est la première certitude qui m'est accessible, du moins expérimentalement.

L'intuition spirituelle du **cogito** (2^{de} Méditation). [mentis inspectio, intuitus mentis]

« *Ego cogito, ego sum* . » = « Je pense, je suis. »

- Même si on me trompe ou si je me trompe en concevant cela (ou autre chose), le fait même de le concevoir atteste de la vérité de la chose, c'est-à-dire que je suis.

« *Ego cogito, ego sum* » répond à la question « **quod sum** ? » (que suis-je ?).

L'important, c'est l'**ego**. « **Je** pense, **je** suis » : que suis-je ? Un je, un **sujet**. De quoi suis-je absolument certain ? De **moi**-même.

Le **cogito** = je pense que je pense.
je pense je.

Problème

- Du **quod sum** (Que suis-je ?) Descartes passe immédiatement au **cum sum** (Quoi suis-je ? Qu'est-ce que je suis ?). [Ce que Kant condamnera].

« *Ego sum, ego existo* . » = « Je suis, j'existe. »

- Car lorsque je pense, c'est je (*ego*, moi) qui pense, c'est-à-dire un sujet qui existe et qui le pense.
Cum sum ? Une **chose** qui pense : *res cogitans*.

- J'existe tant que je pense : « A savoir, autant de temps que je pense ; car peut-être ce pourrait-il faire, si je cessais de penser, que je cesserais en même temps d'être ou d'exister. » (*Méditation 2^{de}*).

Je pense = c'est un **je** (moi, sujet) qui existe, et qui se saisit dans une expérience spirituelle.

- Les conséquences métaphysiques sont énormes (Descartes est le premier penseur véritable de la subjectivité). = qui dépassent le domaine de l'expérience

Res cogitans : qu'est-ce qui importe le plus ? *Res* ou *cogitans* ? La chose ou la pensée ?

Spinoza tranchera en faveur de la *res* : chose qui pense, donc **chose**.

Or **Descartes** conclut bien à l'existence d'une **substance spirituelle** (substance = ce qui est par soi et non par autre chose, ce qui n'a besoin que de soi-même pour exister), indépendante du corps.

Mais **Spinoza** ne conclut pas exactement comme Descartes. Il n'infère pas de la pensée (de l'expérience du *cogito*) une substance (*res*), mais simplement un attribut d'une substance (*res*) unique en laquelle âme (pensée) et corps (matière) ne sont pas distincts.

L'âme et le corps sont deux aspects (attributs) de l'individu (du sujet, d'une substance). Y distinguer l'âme ou le corps n'est qu'une question de point (angle) de vue.

Mais Descartes distingue absolument : la nature de l'âme n'est que de penser, et si elle cesse de penser, alors elle cesse d'être.

Problème : l'âme pense toujours :

- même dans le ventre de la mère, l'enfant a des pensées : même s'il ne s'en souvient plus ensuite ; l'absence d'un souvenir ne prouve pas qu'il n'a jamais été une pensée) ;
- même après la mort (du corps), l'âme, qui n'est pas sujette à une corruption comme la matière, continue d'être. L'âme n'a rien de périssable car elle est de la même nature que les pensées qu'elle forme : immatérielle, capables d'être dans un corps (un cerveau) comme dans un autre (cf. 2 personnes — corps — qui auraient la même pensée, la même idée du triangle par exemple), de persévérer même après la disparition de ces corps. De plus, la pensée, comme acte, ne fait aucun doute, contrairement au corps. Tout cela plaide selon Descartes en faveur de l'immortalité de l'âme.

Mais s'il n'y avait plus aucun corps, les pensées continueraient-elles à se transmettre ou à subsister ? Ne peut-on pas les concevoir comme la vie, qui se transmet à travers des générations successives, mais qui disparaîtrait si la génération s'arrêtait ?

Pour Descartes, comme l'existence d'une pensée (vraie ou fausse) est indubitable, l'existence de la pensée — c'est-à-dire de la chose qui en est l'origine (l'âme) — est indubitable, et est de même nature.

Or Descartes a-t-il raison de conclure du *cogito* à une substance spirituelle, une âme immortelle ?

- Peut-on passer, sans faire de faute de raisonnement, de la nécessité d'un sujet à chaque pensée (acte de penser) à l'existence d'une substance immatérielle, unique origine d'une réalité spirituelle à toutes les pensées d'un sujet (individu, personne) ?